

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 37

Artikel: Formule de politesse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192503>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Les pseudonymes.

Les pseudonymes, ou noms supposés que prennent divers auteurs, sont très fréquents dans la littérature contemporaine, surtout dans le journalisme. On en explique ainsi l'origine : Il fut un temps où les journaux représentaient une idée commune, un drapeau sous lequel les journalistes étaient groupés autour du rédacteur en chef, comme des soldats disciplinés, obéissant au mot d'ordre de leur général. Personne ne signait. La loi qui vint plus tard exigeant la signature de tous les articles changea les conditions de la presse et diminua l'influence qu'elle exerçait par l'union collective de ses membres et le prestige de l'inconnu. Toutefois, la loi reconnaissait à l'écrivain le droit de dissimuler sa personnalité sous le voile plus ou moins transparent du *pseudonyme*. Aussi depuis cette époque, les pseudonymes se sont-ils multipliés dans les journaux.

D'un autre côté, il faut souvent considérer un nom de convention, un pseudonyme, comme une nécessité pour qui veut lancer un livre dans la circulation. On ne vient pas toujours au monde en s'appelant Voltaire ou Rousseau ; quand ces noms-là n'existent pas on les invente.

On s'est occupé de démasquer ces pseudonymes dont l'emploi menace de tourner à l'abus. Nous allons signaler ceux qui ont acquis une certaine importance. Aujourd'hui on lit beaucoup, livres, journaux, revues etc, il est bon de connaître ces noms supposés qu'on prend souvent pour des noms vrais.

André Léo, nom sous lequel ont paru avec succès quelques romans, est le nom pris par Mme Champseix, qui a habité Lausanne pendant quelques années. André et Léo sont les noms des deux enfants de l'auteur. Mme la comtesse Dash a signé plusieurs écrits *Henry Desroches* ou *Jaques Reynaud*. *Marcello* est le pseudonyme de la duchesse Adèle Colonna, de Fribourg, le sculpteur illustre, qui a légué à cette ville le musée Marcello.

Raoul de Navery sert de signature à un grand nombre de romans dus à un écrivain breton, Mme Marie David.

Daniel Stern est le pseudonyme de

Mme Marie de Flavigny, comtesse d'Agoult.

Claude Vignon cache Noémie Constant, veuve du bizarre écrivain qui a débuté sous le nom de l'abbé Constant.

Un témoin de la vie de V. Hugo, signature sous laquelle a paru le curieux livre qui retrace la vie du grand poète, n'est autre que Mme Hugo, femme de l'auteur de *Ruy-Blas*.

Thomas Grimm, derrière lequel ont écrit tour-à-tour beaucoup de journalistes, a remplacé, au *Petit Journal*, Timothée Trim, pseudonyme de M. Léo Lespès.

Némo est le pseudonyme habituel de M. de Pène.

Georges Sand, fut comme on le sait, le nom adopté par Mme la baronne Dudevant.

Le marquis de Villemér a servi à M. Ch. Yriarte à signer un remarquable volume de portraits contemporains.

De Saint-Rémy était le pseudonyme sous lequel le duc de Morny faisait jouer M. Chouffleury.

André Gille, le spirituel caricaturiste, cachait sous ce pseudonyme le nom de Gosset de Guines.

Madame la comtesse Paul de Molènes s'abrite sous le nom d'Ange Bénigne.

Mme Anaïs Lebrun est connue en littérature sous le nom de comtesse de Bassanville.

Mme Marie Barthe a choisi celui de Marie de Besneray.

Mme Durand est devenue dans le monde des lettres Henry Gréville.

Mme Louis Figuier signe Claire Senart.

Mme Bailly : Claire de Chandeneux.

Dans le monde politique, Mme Edmond Adam reprend son nom que, dans les lettres, elle abandonne pour celui de Julliette Lambert.

Mme Boyanowich devient Mme Paule Mink.

M. Barbou, le charmant chroniqueur du *Journal illustré*, prend parfois le nom de Brevannes.

Jules Lermina, c'est William Cobb.

Aurélien Scholl signe quelques-unes de ses fines chroniques *Bachazar*.

Coquelin Cadet signe *Pirouette*.

Quesnay de Beaurepaire, procureur général à la cour de Paris, signe *Lucie Herpin*.

Henri Rochefort signe quelques-unes de ses chroniques *Grimsel*.

M. Léon de Froidemont tient le sceptre de la critique au *Petit Journal* sous le nom de Léon Kerst.

M. Philippe Gilles est le *Masque de fer*.

M. Ernest d'Hervilly, est le *Passant*, du *Rappel*.

Au théâtre, Mme Alice Regnault, c'est Alice Toulet ; Mme Théo, c'est Mme Vacher ; Mlle Agar c'était Mme Charvin ; Mlle Dubreuil, c'est Mlle Tallandiera ; Mlle Réjane, c'est Mlle Réju ; Céline Chaudmont, c'est Mme Lefort ; Lafontaine, c'est M. Thomas ; Paulus, c'est M. Habans, etc.

Formule de politesse.

Les gens qui vivent dans un milieu où ils ont appris, dès leur jeune âge, à observer les usages du monde d'une manière toujours gracieuse et facile, ne paraissent jamais embarrassés lorsqu'il s'agit d'aborder quelqu'un, de le saluer ou de se présenter en société. Aussi vous disent-ils quelquefois que les formules de politesse sont inutiles, banales, et qu'on peut être poli, convenable, sans avoir recours à des phrases de convention.

Cela peut être vrai pour les personnes dont nous parlons, mais non pour celles qui n'ont pas été élevées dans des conditions où l'on acquiert tout naturellement cette facilité gracieuse, cette aisance dans les manières et le savoir-vivre.

On est cependant obligé de reconnaître que ces formules, toutes simples et banales qu'elles paraissent, nous rendent des services à chaque instant. Elles expriment très bien la différence entre la vénération, l'estime, le respect, la considération que l'on peut avoir pour différentes personnes ; elles nous dispensent de nous mettre l'esprit à la torture pour trouver sans cesse des termes nouveaux et variés, ce qui n'est pas chose facile ; elles sont le plus souvent courtes et brèves, mais assez expressives et claires cependant.

Voici les intéressantes réflexions que fait à ce sujet Mme Marguerite de Fonclose, de la *Mode en Famille* :

« Le Bonjour Monsieur, Madame, Mademoiselle, comment allez-vous ? est la

forme la plus banale, la plus usitée et celle qui résume le mieux le sens de toutes les autres. Chez nous, en effet, on ne conçoit guère qu'on aborde quelqu'un que l'on connaît un peu sans lui demander des nouvelles de sa santé. Notez en passant que c'est si bien là une formule que très souvent on n'attend même pas la réponse, celle-ci étant le plus souvent bien facile à deviner à l'air de la personne que l'on interroge.

» Lorsqu'on est introduit pour affaires auprès d'une personne tenant un rang élevé, on s'incline sans mot dire et on expose aussitôt le but de la visite, à moins que le personnage en question ne prenne le premier la parole, auquel cas on l'écoute sans l'interrompre jusqu'à ce qu'il ait achevé sa communication.

» Les formules *Monsieur, Madame, j'ai bien l'honneur de vous saluer*, ou *Je vous salue bien*, ont vieilli. Car, il faut bien le reconnaître, l'allure généralisée des rapports étant devenue plus familière, le simple *Bonjour* s'est répandu, et c'est le ton avec lequel il est dit, l'air du visage, la tenue de la personne le prononçant, qui lui donnent son caractère plus ou moins respectueux ou familier.

» On n'aborde jamais une femme ou un homme par un *Comment allez-vous?* sans que cette phrase ait été précédée d'une formule de salutation.

» Les formules à employer en quittant les personnes que l'on salue sont plus nombreuses que celles de l'abord et admettent une très grande diversité.

» La plus commune, lorsqu'on n'est pas familier avec ceux que l'on quitte, c'est : *Monsieur... Madame...* et l'on salue en disant ce mot, sans ajouter ni le nom de la personne ni aucune autre phrase. On dit de même : *Monsieur le Ministre...*, *Monsieur le Préfet...*, *Monseigneur...*, et l'on salue. Cependant, il est mieux d'ajouter une courte phrase. Celle-ci, pour être bien venue, doit se fondre, pour ainsi dire, dans une phrase précédente exprimant, soit un remerciement, soit une espérance et doit se dire sur un ton à la fois respectueux et gracieux : « Je ne saurais trop vous remercier, de votre si bienveillant accueil et je vous prie de recevoir l'expression de tout mon respect... » Mais la plupart du temps, l'interlocuteur ne vous laisse pas achever, et la formule est soupçonnée, devinée plutôt que dite... Ce qui est le comble de l'art pour une formule. On est bien sûr alors de ne pas commettre ce que l'on appelle des impairs.

» Familièrement le *Au revoir*, *chère madame*, *chère amie*, *cher ami*, *mon ami*, *ma chère*, etc... remplace toutes les formules et rien n'est plus charmant que ces mots dit avec toute simplicité et accompagnés d'un gracieux sourire et d'un bon regard.

» Un homme, même familier avec

une femme, lui dira : *Madame, chère Madame, je vous présente mes hommages* ou plus brièvement *Mes hommages*, et il s'inclinera en disant ces mots.

» Dans quelques provinces du Midi, le mot *adieu* remplace le *bonjour* et le *au revoir*. On s'aborde en se disant : *Adieu Un tel*, comment allez-vous? Cela, on le voit, est tout à fait anormal, le mot *adieu* étant plutôt à *Dieu!* et exprimant un souhait, un vœu, de celui qui reste en faveur de celui qui s'en va : *Allez à Dieu! Que Dieu vous garde! Nous nous reverrons s'il plaît à Dieu! A Dieu de vous garder!* etc., etc...

» C'est cette signification sous-entendue et cependant bien claire qui a fait réserver pour le moment d'une réelle séparation ce mot qui, dans toutes les âmes poétiques et délicates, éveille en effet une idée pénible ou douloureuse.

» Un *adieu* est toujours un peu une fin; il est gros d'incertitude; il évoque la pensée de l'oubli, il fait songer aux difficultés du revoir, à l'absence et au vide qu'elle apporte avec elle... Ne nous disons pas *adieu* dans nos rapports journaliers. Que ceux-ci soient toujours illuminés par la douce clarté de l'espérance qui nous fait dire : *Au revoir! au revoir!* à ceux qui nous sont sympathiques comme à ceux que nous aimons.

» En résumé, quand il s'agit de formules verbales de salutation, on peut remarquer que celles reconnues par la loi de l'étiquette sont rares, que celles imaginées par le bon goût sont nombreuses, et que celles trouvées par le sentiment, c'est-à-dire nées de la sympathie sont multiples.

» A nous de savoir choisir ces dernières. Ou plutôt non, ne choisissons rien, laissons parler notre cœur, tout simplement. Avec un mot, il sait, lui, exprimer des choses que les formules les plus académiques ne feront jamais entendre. »

LE BUTIN DU ZOUAVE

par JEANNE FRANCE.

II

Toutes les dispositions stratégiques avaient été habilement et prudemment prises dans l'après-midi du 7 septembre 1855, aussitôt après le dernier conseil de guerre où l'assaut avait été définitivement résolu. Dès le matin du 8, toutes les troupes étaient à leur poste; un peu avant midi, chacun était prêt pour le grand effort. Le général en chef, Pélissier, qui avait remplacé Canrobert depuis le 19 mai précédent, occupait la redoute Brancion, au Mamelon-Vert, récemment tombé en notre pouvoir, dont il avait fait son quartier général. Les généraux de Salles et Bosquet étaient à leur poste; il ne devait être fait aucun signal, toutes les montres ayant été réglées pour qu'à l'heure indiquée, — midi — l'attaque fut commencée simultanément par chacun de ceux qui devaient y prendre part.

Aussi à midi juste, toutes les batteries

cessèrent de tonner, se bornant à prendre un tir plus allongé sur les réserves de l'ennemi... à la voix de leurs chefs, les divisions de Mac-Mahon, de Dulac et de la Motte-Rouge sortirent des tranchées...

Les clairons et les tambours battent et sonnent la charge, et nos intrépides soldats se précipitent sur les défenses de l'ennemi.

C'était à la division du vaillant Mac-Mahon qu'était échu l'honneur de s'avancer la première... L'une de ses brigades, le 1^{er} de zouaves en tête, suivi du 7^{me} de ligne, ayant à sa gauche le 4^{me} chasseur à pied, s'élança contre la face gauche et le saillant de l'ouvrage Malakoff.

Francis et Gaspar étaient là, avec leurs braves camarades du 1^{er} de zouaves, ardents, entraînés, électrisés, oubliant la mort qui les guettait, la baïonnette en avant, l'œil fixé sur le haut de ce talus où il fallait parvenir à tout prix.

L'entreprise ne paraissait rien moins que facile, pourtant; la largeur et la profondeur du fossé, la hauteur et l'escarpement des talus rendaient l'ascension excessivement pénible.

Mais enfin ils y arrivent, nos braves, sans souci de l'ennemi qui les y attend, sans prendre garde aux morts et aux mourants qu'ils ont laissés en arrière; le parapet est garni de Russes furieux, enragés, qui se font stoïquement tuer sur place, et, à défaut de fusils, se font des armes de pioches, de pierres, d'écouvillons, de tout ce qui se trouve sous leurs mains.

C'est la lutte corps à corps, l'un de ces combats émouvants et héroïques dans lesquels il faut toute notre intrépidité française pour vaincre... Grâce à elle, l'avantage de cette lutte gigantesque est pour nous; nos soldats pénètrent dans l'ouvrage, refoulent les Russes qui vainement essaient de résister encore, et, peu d'instant après, le drapeau français flotte sur Malakoff.

L'un des premiers, Gaspar avait pénétré dans Malakoff; Francis le suivait de près; tout à coup, il vit son camarade chanceler et battre l'air de ses bras; un rude coup d'écouvillon sur la tête, porté par un Russe aux abois, avait étourdi le pauvre diable; tuer d'un coup de baïonnette en plein cœur le Russe qui menaçait de récidiver, entraîner Gaspar dans un recoin, à l'abri du parapet, et porter à ses lèvres une gourde contenant de l'eau-de-vie, fut pour le digne garçon l'affaire d'un instant.

Il ne fallut qu'un instant aussi pour remettre Gaspar; son bonnet avait amorti le coup, et son crâne était de force à en supporter bien d'autres. Il se borna à faire nouer solidement sur son front sanglant un mouchoir, puis, serrant la main de son infirmier, retourna au combat.

— Matin, grommela Francis avec une expression à la fois désolée et comique, tu as de la chance, toi... C'est peut-être la croix d'honneur que ce Cosaque-là t'a plantée sur le front.

— L'as-tu remercié de ma part au moins? demanda l'autre gaiement.

— Sois tranquille... j'ai fait comme pour moi.

Et nos deux braves se replongèrent vivement dans la mêlée.

C'était l'instant où le drapeau français était arboré sur Malakoff; l'enthousiasme